

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39321ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

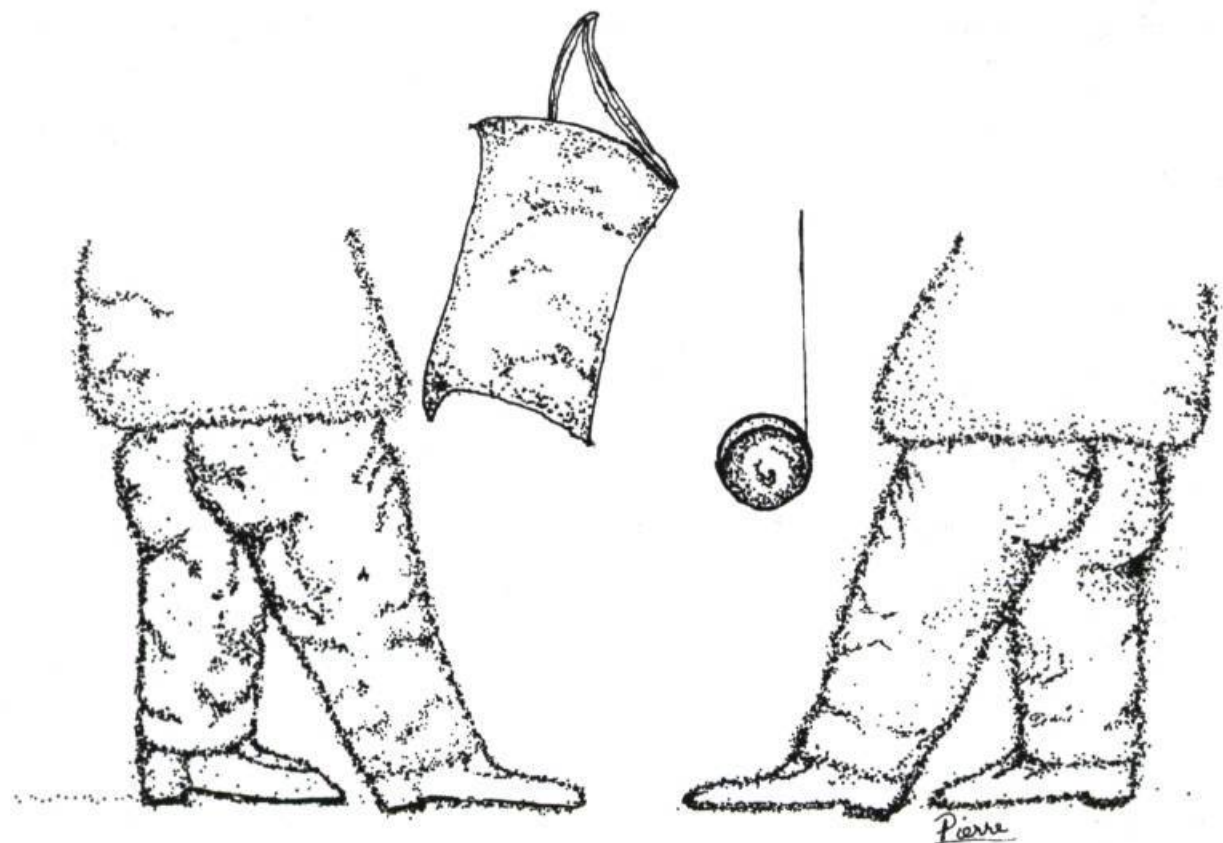
0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1987). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (46), 47–49.



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne

Florence

de Marcel Dubé

à la Nouvelle Compagnie Théâtrale

Après trente ans, *Florence* n'est pas une pièce de cuisine comme certains l'ont toujours pensé. Il y a bien quelques répliques ici et là qui provoquent le rire et qui nous rappellent cette période des années 50 mais, dans l'ensemble, le drame est encore d'actualité. La peur devant le changement et l'inconnu nous colle collectivement à la peau. Comme dit le père, Gaston: «le problème, chez nous, on se dépêche de vieillir, de fermer la porte devant la vie». On vit dans un rêve végétatif, comme si on attendait de servir à quelqu'un. D'aucuns diront (pour se donner bonne conscience et s'élever au-dessus du troupeau) que cette race de Canadiens français est morte alors qu'en réalité *Florence* nous démontre le contraire. Les conflits de génération sont encore les mêmes. Les désirs des jeunes sont



aussi semblables à ceux de leurs parents: — le monde continue (la job stable, le bon «boss», etc.).

Si *Florence* remet en question les valeurs de son entourage, c'est pour arriver à se connaître et à s'identifier. Ce qu'elle sera incapable de faire. Sa fuite à New York perpétue le rêve déçu d'une liberté «inconquérable». Son père est beaucoup plus pragmatique. Il prend conscience des transformations qui s'opèrent dans le système des valeurs et dans l'organisa-

tion sociale. Il agit dans son milieu, à petit pas, sans se soucier que 30 ans plus tard l'éternel balancier du temps lui donnera encore raison. En fait, on se rend compte qu'il n'y a pas eu de révolution (même si on l'a appelé stupidement «tranquille»). Les mères Antoinette sont encore légion et les observateurs perspicaces n'ont pas besoin des sondages pour comprendre qu'«au pays du Québec, [peu de choses ont] changé». On suit le courant, rien de plus.

Dépouillés des artifices du réalisme, ces conflits de valeurs témoignent d'une rupture non accomplie que seuls les autruches du devenir national pensent réaliser. Avant nos sociologues théorisants, Marcel Dubé connaissait déjà les limites de l'homme québécois et de sa société. Lorraine Pinal a très bien compris ce balancier de la raison et de l'émotion et sa mise en scène nous entraîne au cœur du drame de chacun des personnages.

Ce qui reste du désir

de Claude Poissant
une production du
Théâtre Petit à Petit

Pour comprendre *Ce qui reste du désir*, il faut bien situer le parti pris de l'auteur. De qui veut-il parler? Dans quel contexte situe-t-il son sujet? Mais rien ne nous permet vraiment de déterminer la personnalité des gens qui ont vécu ces événements politiques des années 70 et 80. Comment y ont-ils participé? En actant? En mouton? Lucidement, sachant déjà que les dés étaient pipés? (C'est vrai qu'il faut peut-être garder une certaine dose de naïveté pour être dramaturge ou demiurge.) S'il y a tant d'éclapés, suite à ces événements, c'est sans doute qu'ils n'avaient pas la force nécessaire pour faire face à l'ennemi, si ennemi il y avait.

Qu'un individu n'arrive pas à régler ses problèmes personnels pour les déverser sur la collectivité comme un polluant, je le laisse faire, mais je ne m'empêche pas de changer de place pour ne pas être éclaboussé. C'est peut-être ce que les jeunes ont fait et plusieurs autres qui ont aussi vécu la crise théorico-felquisante des années 70. Par la suite, le miello-référendum de 80 (où l'on nous demandait de répondre à une question que n'importe quel adolescent sensé ne poserait même pas à ses parents) n'a fait qu'empirer une situation qui continue de pourrir.

Les personnages ont connu cette période mouvementée. Ils sont victimes d'une non-prise-en-charge-collective. Ils n'existent que par la mémoire, dans des clichés déjà fossilisés (comme des anciens combattants sans pension — le P.Q. n'est plus au pouvoir). Ils n'en finissent plus de tourner plutôt que de s'installer dans la marge. De toute façon, aucun d'eux n'aurait la force de tenir la page, comme dirait Godard. N'attendez pas qu'ils se rappellent, vous savez, certains ont la mémoire courte. (Somme toute, j'aime encore mieux garder un bon souvenir de ces soirs euphoriques, prendre mon verre dans ce cabaret d'un soir qui penche, et le boire jusqu'à la lie de mon désir...)

Le Night Cap Bar

de Marie Laberge
à La Licorne

Parmi nos dramaturges, Marie Laberge est sans aucun doute celle qui semble dérouter le plus de monde. Construisant une oeuvre éclatée et diversifiée, elle refuse de s'enfermer dans un style sclérosé. L'imagination n'a pas de limites, et elle en a. Au lieu de nous «carboniser» toujours les mêmes personnages et le même milieu comme certains, — ce qui paraît plaire à plusieurs — elle n'hésite pas à fouiller tous les aspects cachés des diverses classes de la société. Ce «Night Cap Bar», ce pourrait être le bar du motel de *l'Homme gris*. Ce lieu où les drames sont moins profonds, plus noyés dans l'alcool, moins intimes, plus publics et pourtant tout aussi émouvants pour ceux qui savent regarder les masques de la parade. Ce puzzle rassemble les lambeaux de trois générations de femmes qui ne se sont pas conformées au schéma traditionnel. (Enfin, on s'éloigne des mères et des secrétaires...)

Dans cette ex-boîte à chanson de Valleyfield qui est devenu un magasin de drogues, après avoir été un bar de danseuses, trois femmes jouent ce qui pourrait être les dernières cartes de leur jeu. Agathe, la vieille maîtresse, a tout donné à un homme et à la chanson pour aboutir concierge sur la rue Ontario; Suzy, la «wise», qui l'a remplacée parce qu'elle était plus sexy, a marié un client — avocat; Linda, la droguée, la dernière maîtresse, se contente d'être «tripeuse» et danseuse. Trois destins. Trois époques. Trois voix qui brouillent les pistes d'une histoire commune et singulière qui aurait pu se passer dans tous les petits bars louches de la province: amas de rêves déçus, d'ambitions crapuleuses et de désirs quotidiens.

Construite comme un thriller, la pièce nous donne trois versions différentes d'une même réalité: laquelle avait les meilleures raisons pour assassiner Raymond, le propriétaire du bar. Variant subtilement sa mise en scène, Daniel Simard réussit à capter notre intérêt jusqu'au «punch» final. Denise Gagnon (Agathe), Maryse Gagné (Linda) et Marie Laberge (Suzy) nuancent des personnages complexes qui hésitent à se laisser découvrir (et cela pour notre «thriller»).

La Passion de Narcisse

Mondoux

de Gratien Gélinas

au Théâtre du Rideau Vert

Cinquante ans après les frasques de Fridolin qui régalaient l'esprit critique du peuple, quarante ans après les espoirs déçus du bâtard, Tit-Coq, qui éveillaient la pitié des bien-pensants, Gratien Gélinas crée Narcisse Mondoux, un «maître plombier» à la retraite, qui ne se gêne pas pour tester toute la tuyauterie des nouvelles valeurs. Ce personnage, c'est à la fois Fridolin, Gavroche, et Tit-Coq. Frondeur, il a atteint le troisième âge, mais il n'a rien perdu de sa lucidité et de son sens critique. Peu instruit, formé à l'école de la vie, Narcisse est fier de sa réussite. Il possède un talent inné pour s'adapter à toutes les situations et parvenir à ses fins. Plus pratique que théorique, il sait qu'il n'est pas un «penseur intellectuel», mais il peut comprendre «axiomatic[ement]» les transformations qui s'opèrent dans son milieu.

Veuf, un peu macho, toujours vert, Narcisse décide de conquérir le grand amour de sa jeunesse, Laurentienne Robichaud, «ex-miss balle-molle». C'est dans le salon mortuaire, devant la dépouille de son ex-rival qu'il commence sa grande manoeuvre. Mais voilà qu'il se rend vite compte que certaines choses ont changé. Laurentienne a connu le vent du féminisme, et elle ne veut plus jouer la servante béate du coq de Saint-Esprit-en-bas. Pour se faire admirer, ce dernier posera sa candidature comme maire du village, mais il s'inclinera volontiers devant sa bien-aimée qu'il jugera plus compétente que lui. Ruse? Retrait? Abdication? Non. Simplement le «gros bon sens» d'un homme sensible qui continue de relever des défis à sa mesure. Comme dirait ma mère: «Mondoux, la passion n'a pas d'âge!»

Habilement construite, cette pièce de Gratien Gélinas restera sûrement un témoignage émouvant d'une soif de vivre que lui et sa compagne, Huguette Olinny, savent si bien nous faire partager. De Fridolin à Tit-Coq à Narcisse, il y a un homme ordinaire qui s'avère être un extraordinaire analyste de sa condition et de son milieu. □



À gauche: Sylvie Gosselin et Raymond Cloutier dans *Florence* de Marcel Dubé; à droite: Huguette Oligny et Gratien Gélinas dans *La Passion de Narcisse Mondoux* de Gratien Gélinas; en bas: Denise Gagné et Marie Laberge (à droite) dans *Le Night Cap Bar* de Marie Laberge.

